Publie par la Cie. d'Imp. JOURNAL QUOTIDIEN 414 et 416, Rue Sussex

ABONNEMENT LE CANADA Journal Quotidien du Soir. Un An en Ville . . . . . . $ 4.00 Un An par la Poste . . . . $ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

LA VALLEE DE L'OTTAWA Edition Hebdomadaire du Journal LE CANADA ABONNEMENT Un An en Ville . . . . . $ 2.00 Un An par la Poste . . . 1.00

12eme. ANNEE No 233 OTTAWA, MERCREDI 4 NOVEMBRE 1891 LE NUMERO 2 CENTS

LA COUR DE NAPOLEON III

CHAPITRE VII

LE MONDE POLITIQUE

Tout d'abord, c'est une jolie page qui restera comme l'un des documents secrets les plus suggestifs du second Empire et qui renferme des silhouettes tracées de main de maître :

Paris, le lundi 22 juin, 1863.

Confidentielle.

Je vous ai écrit hier en termes un peu vagues, un peu généraux comme si ma lettre devait vous trouver parfaitement informé — ou encore, comme si elle devait être lue par d'autres que par vous — aujourd'hui que les intrigues continuent ici *à grande volée*, je vais m'expliquer nettement, surtout après une conférence que j'ai eue avec Rouher.

Oui — il y a deux catégories d'hommes qui, dans les graves circonstances présentes, seront disposées à y voir le *moi passionné* — ou *calculateur* — plutôt que l'intérêt de l'Etat ou de l'Empereur.

M. Fould, à l'œil serein, à l'air joyeux (à propos des Fould et des Péreira élus comme une fournée de champignons), ne se préoccupe guère des intérêts de l'Empereur. Au contraire, il jouit de ses embarras. Voilà de nouveaux et rudes contrôleurs de dépêches qui lui viennent en aide à la Chambre et qui le glorifient. Plus on criera *haro* sur l'Empereur *dépenseur* et *aventurier*, plus le système Fould est solide, et plus le pied du contrôleur général des finances appuie fortement sur la gorge de Napoléon dénoncé au pays, mis en pénitence et réduit en tutelle Qu'importe le Mexique ? Est ce qu'on n'a pas eu l'habileté de faire *dissoudre* la Chambre quand on pouvait évidemment convoquer les élections sans cette mesure préalable ? — Mais il fallait la Chambre en novembre prochain afin de lui donner la pâture de la discussion des crédits extraordinaires —il fallait éviter aussi la nécessité personnelle du ministre des finances pour y faire face, — *malgré son absurde système* —tandis que, maintenant, il se croise les bras et dit à l'Empereur : “ Vous aurez ce que la Chambre vous donnera— et mon absurde système évite le choc des réalités.”—Mais je m'écarte de mon sujet.

Donc, M Fould joyeux, alerte, n'a plus que le souci d'intrigues personnelles pour la satisfaction de ses antipathies ou de ses amitiés — voilà ma première catégorie. — Il lui faut un cabinet à lui.—Allons—écartons Rouher du chemin des Péreire et des boursiers. Haussmann est grand ami des Péreire.— Mettons à l'intérieur M. Baroche, notre nouveau collègue — continuons à tripoter avec M. de Morny —et pour le coup suprême, comme l'Empereur pourrait bien ne pas se soucier de lui pour mener une Chambre difficile, poussons le au ministère d'Etat, et Walewski tombe —Cela s'appelle faire d'une pierre deux coups. —Puis, ayons Vuitry pour ministre sans portefeuille, avec la banque s'entend. Il n'y en a jamais trop pour nos amis. Et vive le pouvoir ! vive la Bourse ! Et vivent les habiles et les audacieux. L'Empereur ! Il est maté, et la maison Fould ne l'appauvrit pas en gloire et en argent. Quant à Persigny... tant pis pour lui.

Puis, vient l'autre catégorie qui commence à poindre. — Billaut est fort caressé par Fould, et Billaut, artiste sentimental et nerveux, craint l'avenir, la lutte, le parterre, et voudrait bien couler des jours plus tranquilles. — Sa manière de procéder dans ce jeu, c'est de dire bien haut que désormais le rôle des ministres sans portefeuille est impossible. — Conclusion :—mettez moi ailleurs : par exemple à la présidence de la Chambre.— Mais cela repousse Morny — sans nul doute. — Mais Fould arrive et dit . — Mettez Morny à la place de Walewski. — Et on se donne la main. Voilà la catégorie de ceux qui, dans la gravité de la situation, songent à faire leur nid.

Et, enfin, pour faciliter toutes ces combinaisons, on laisse tranquilles quant à présent, les gros mangeurs, comme la guerre et la marine. On se résigne, on sourit même à l'occupation du Mexique— on est le meilleur enfant du monde, ce qui prouve qu'on peut être le chef ou le dominateur d'un cabinet, sans causes de souci au maître. — Parbleu ! je le crois bien — on a jeté le maître à la gueule du Corps législatif, et c'est là où il recevra les coups que maître bâton, habile, souriant et doucereux, n'oserait plus lui donner lui même.

Voilà la comédie qu'on peut voir à vue, sans lunettes ni télescope.

Toutefois et voici ma pensée : si l'Empereur, voyant tout, estime qu'il ne peut pas ou ne doit pas encore briser de pareils calculs, s'il tient encore à M. Fould, je persiste à croire que vous ne devrez pas imiter ce dernier dans les répugnances et les attaques obstinées.—Vous en défendre et les démasquer, oui. — Mais faire un antagonisme absolu, non. — L'Empereur passera par bien des dégoûts et des amertumes au milieu de ces intrigues.— Aidez le en ami, en loyal serviteur, à arranger à présent ce qui se détraque. — Mais n'augmentez pas les difficultés en le poussant à une guerre absolue. — Bref, restez avec Fould s'il le faut, car c'est le moyen de le neutraliser.

Tout cela est attristant, Le fond est 600,000 voix d'opposition en plus qu'en 1857. — L'Empereur attaqué, amoindri, mis en discussion — la force gouvernementale altérée —et tout cela, les utopies orgueilleuses et les incapacités d'un homme *toqué* Il est temps d'y regarder — de savoir ce qu'on veut — d'arrêter la pente — et d'agir avec calme et fermeté, avec d'honnêtes gens. — La France aime la probité et le bon sens.

On chercherait vainement, dans les archives des ministères et de la cour des Tuileries, un document plus net, donnant la description des intrigues qui entouraient Napoléon III et des embarras au milieu desquels il se débattait.

***

Dans une autre lettre, en date du lundi 22 juin, également, M. Rouland accentue encore l'exposé qu'il vient de faire de la situation dans laquelle se trouvait le souverain et des sentiments qui dictaient la conduite des hommes qui le servaient.

Tout cela, dit il, est une indigne cuisine faite sous les yeux du public. Il semble vraiment qu'on dispose de l'Empereur et que l'intrigue est plus puissante que le bon sens et la moralité des situations. — On affirme que de Morny s'est senti un peu joué quand on le poussait aux affaires étrangères sous le prétexte *secret* de son insuffisance à la Chambre, et il y aura peut être une *journée des dupes*, si M. Baroche n'étant pas ce qu'il veut être, M. Billaut devient plus qu'on ne voulait qu'il fût,

Laissons cela, du reste. —Il y a de grandes tristesses dans le cœur des hommes honnêtes et dévoués, en face de ces curées ambitieuses. A l'Empereur d'ouvrir les yeux et de sauver son initiative et sa majesté ; qu'il fasse des hommes ce qu'il voudra, mais qu'il ne donne aucune prime aux égoïsmes effrénés et aux intrigues honteuses.

Ces lignes sont empreintes d'un pessimisme extrême. Elles sembleraient exagérées même, M. Rouland, leur auteur, ayant été un homme d'autorité, un partisan du pouvoir absolu de l'empereur, si les événements n'avaient, hélas ! confirmé tragiquement leur justesse.

Quelques mois après les avoir écrites, M. Rouland consigne de nouvelles et alarmantes constatations.

Paris, le 24 novembre.

Très confidentielle.

Ce que je recueille dans l'air me donne la certitude que les intrigues se forment et se continuent. La coalition vit et travaille et on m'assure que de Morny, Fould et Persigny frappent à toutes les issues. Tout cela est triste et ne fortifie pas le gouvernement qui, chaque jour perd de son ascendant moral au milieu de ces ardentes et égoïstes compétitions. On va chercher des auxiliaires jusque dans les puissances de la finance, et le publicassiste, voit et siffle quand il ne s'inquiète pas. C'est à l'Empereur d'être maître chez lui, à moins qu'il ne veuille revenir au temps parlementaire ou accepter les nouveaux Richelieu. Je ne souhaite de mal à personne et je me sens peu d'attrait pour ces luttes d'ambition. Mais je doute que la paix renaisse au milieu de nous avec des pareils germes de division, avec de pareilles prétentions d'omnipotence.

Le mieux serait, vraiment, ou de repousser vivement et pour toujours, par une sévère leçon la personnalité exubérante de ceux qui nous ramènent au Roi qui règne et ne gouverne pas, ou de nous demander à tous nos portefeuilles afin d'aviser en toute liberté et en toute dignité, à un ministère qui veuille bien comprendre la Constitution impériale. Tout souffre de cette état de sourdes luttes, tombées d'ailleurs dans le domaine public, et nul n'a le cœur ferme au labeur de l'Etat, dans toutes ces querelles et ces misères de l'intrigue.

Je voudrais me tromper sur mes appréhensions, mais je les donne comme beaucoup d'autres les partagent.

***

A cette correspondance — à ce journal, devrais je dire — il convient d'ajouter une lettre de M. de Banneville, alors à la légation de Berne, sur la politique extérieure de Napoléon III. Elle est le reflet exact des impressions qui troublaient les hommes politiques que les projets de l'Empereur trouvaient peu enthousiastes, et elle sonne comme le glas du drame qui termina l'odyssée impériale.

Cette lettre est, en effet, datée de 1866 — l'année de Sadowa —et elle me paraît compléter l'exposé général des sentiments qui naissaient, aux Tuileries, parmi ceux qu'en raillant, on nommait “ les philosophes” au sujet de la politique intérieure du second Empire, comme au sujet de sa politique étrangère.

Paris, 17 septembre 1866.

La lettre sur la nouvelle organisation militaire n'est pas encore prête et la publication en est un peu différée. Je crois, cependant, qu'elle paraîtra avant le départ de l'Empereur qui, se trouvant sensiblement mieux paraît il, partira, dit on? pour Biarritz, mercredi ou jeudi. On se dit, ce matin, au ministère de l'intérieur où j'ai rencontré le préfet de police, satisfait de la première impression. On n'a vu encore, il est vrai, d'après le dire du ministre lui même, que des gens prédisposés à la satisfaction quand même. Pour mon compte voici le résumé à peu près textuel d'une conversation, qu'au risque de passer pour une vieille bête encroûtée, j'ai eue hier avec mon seigneur intérimaire :

Ce que je reproche surtout à ce qui se fait, c'est de n'être pas français. Faites de la politique *à la diable*, si vous voulez, mais ne faites pas la politique d'utopiste et de *songe creux* Faites de la politique révolutionnaire si c'est votre goût, votre tempérament, votre nécessité (je ne suis pas plus timoré ni peut être plus scrupuleux que le roi Louis XIV ou . M de Bismark), mais, au nom du ciel, faites de la politique française ! Vous me dîtes que c'est la politique de l'Empereur, qu'il vous a répété que *si les peuples* étaient contents, heureux, satisfaits, il ne voulait pas autre chose... Ne le dîtes pas trop haut. L'Empereur n'a pas charge DES *peuples*, il a charge DU *peuple français*, et tenez pour certain que celui là ne tiendra pas son souverain quitte envers lui, quand on lui aura expliqué que le peuple allemand et le peuple italien sont pleinement satisfaits Cela lui est entièrement indifférent, et cela cesse de lui être indifférent pour lui devenir souverainement désagréable, quand on lui démontre que la satisfaction de ces deux peuples étrangers provient de ce qu'ils sont devenus plus puissants et qu'il y a désormais à compter serré avec eux. La haine aveugle, un peu maniaque, des traités de 1815, et de ceux qui les ont faits (ils sont morts depuis lontemps eux et leur œuvre !) a conduit à cette préoccupation excessive de la haine des gouvernements contre la France et a confirmé dans la supposition toute gratuite de la sympathie des peuples. Je crois cela absolument faux.

J'admets les mauvaises intentions des négociateurs de 1815, mais je soutiens que leurs précautions se sont trouvées illusoires et que les faits ont trompé leurs prévisions. Je soutiens surtout ceci : c'est que les gouvernements qui sont des êtres de raison plus ou moins éclairés, peuvent bien lutter entre eux, se combattre, etc., mais ne se haïssent pas. Ce qui se déteste et s'exècre, ce sont les peuples, *les races* surtout, parce qu'elles obéissent à des instincts en quelque sorte physiques et qu'elles ne raisonnent pas, tandis que les gouvernements raisonnent même leurs sympathies et leurs antipathies

Le jour où vous aurez constitué les races européennes dans les grands groupes que vous rêvez, vous ferez bien d'avoir votre million de soldats disponible, car vous aurez en perspective, au premier choc, des guerres abominables. Et vous rendez vous bien compte de l'élément nouveau que va apporter dans l'organisation politique du pays la création d'une puissante garde nationale ?

Je crains bien que, tout imbibé que vous devez être de la politique humanitaire, cosmopolite, démocratique et sociale, de votre illustre ami et voisin de Prangrins, vous ne considériez mes humbles réflexions comme le produit d'un cerveau fêlé, rétrograde et bon à mettre au grenier, en compagnie des vieilles têtes à perruques et de toutes les défroques usées......

***

Il serait superflu, je le répète, de commenter ces documents. Précieux pour l'Histoire, ils donnent en même temps la physionomie du monde politique, qui entourait l'Empereur.

Ils disent, éloquemment, le défaut de cohésion qui existait parmi ceux qui, dans ce monde, détenaient le pouvoir ainsi que les responsabilités. Une sorte de griserie jetait alors en avant les hommes d'Etat du second Empire ; chacun marchait, dans son opinion, sans se préoccuper de celle de son voisin, et dans ce choc continuel de pensées, de projets, de constatations enthousiastes ou sceptiques, dans cette accumulation de contradictions, de vues différentes, c'était un peu, aux Tuileries, comme dans la Babel de l'Ecriture, — où tous parlaient, à la fois, cent langages divers, où nul ne se comprenait.

PIERRE DE LANO.

A TRAVERS LES REVUES

CARLYLE A PARIS

Dans la NOUVELLE REVUE, Mlle de Bovet, une jeune femme dont le talent, comme celui d'Arvède Barine, est pour justifier bien des revendications féminines, nous donne un morceau inédit de Thomas Carlyle.

Ce penseur grognon, à la fois si fort et si peu anglo saxon, y conte “ au galop ”, sous forme de journal, une “ futile excursion à Paris ” du 4 au 9 octobre 1851.

Je vais finir mon cigare dans la rue. Je rentre m'habiller, je passe mélancoliquement l'inspection de ma chambre. Dîner dans une salle à manger sombre, assaisonnée de nouvelles d'Angleterre ; puis au Théâtre Français, où lord Narmanby, notre ambassadeur, a bien voulu nous donner sa loge. Très mauvaise avant scène, trop rapprochée des acteurs, pleine de courants d'air, où nous prenons tous plus ou moins froid. Aux stalles, une rangée de têtes énergiques et intelligentes, très supérieures à celles qu'on voit à Drury Lane. Lady Ashburton me montre Changarnier. C'est étrange de voir un homme comme lui assis là, triste et solitaire, pour passer sa soirée. Soixante ans environ, une longue figure placide avec des bajoues, perruque noire, vêtements noirs, le front haut, le crâne plat, petit nez crochu, les lèvres rasées, celle d'en haut proéminente, les coins de la bouche et la physionomie en général exprimant l'humeur obstinée, chagrine, taciturne et morose. On dirait un commerçant retiré, d'habitudes réservées, qui aurait perdu ses économies dans une entreprise de chemin de fer. Homme fort intelligent, à coup sûr, mais l'air dangereux. On me dit qu'il est d'une honorable famille parlementaire de Dijon.

On joue la *Gageure imprévue*, ou quelque chose comme cela ; patras et caquetage sans valeur à propos d'une jalousie mal placée, dans un château de l'ancien régime. Les acteurs assez bons. Je m'y ennuie fort. Après cette pièce, lady Ashburton va achever la soirée chez sa mère ; lord Aburton et moi subissons l'épreuve de la seconde, la *Maison de Saint Cyr*. Les acteurs très bons encore, la comédie misérable à mon sens. Deux roués du temps de Louis XIV séduisent deux filles du pensionnat Maintenon ; quand ils veulent sortir, ils trouvent la porte close, et un exempt qui de par le roi les conduits à la Bastille, où ils sont contraints d'épouser les deux pensionnaires. Leurs sottes railleries au sujet du mariage, leur libertinage de brutes sans âme, grimaçant à tout ce qui est beau et et pieux dans les relations humaines, m'attristent profondément. Je me propose d'aller prendre une tasse de thé ; on y consent, et ainsi finissent pour cette fois mes rapports avec le théâtre en France.”

CARLYLE ET THIERS

...Rentrés à quatre heures pour recevoir M. Thiers et faire ensuite une promenade à cheval. La première seule de ces deux choses put s'accomplir.

Thiers est arrivé un peu après l'heure. Je l'avais déjà rencontré à Londres et ne me sentais aucun désir de le revoir. Mais on paraissait tenir pour acquis que je devais être présent, et, l'ayant compris à des signes hiéroglyphiques, je demeurai. Lord et lady Ashburton, Thiers et moi, dans un salon fort somptueux, avec sofas de soie jaune, pendules, vases, miroirs, un tapis turc, un bon feu de bois, par une trouble après midi d'automne, voilà le tableau.

Royer Collard a dit un jour: “ Thiers est un polisson, mais Guizot est un drôle“ —l'histoire est de Prosper Mérimée. M. Thiers est un petit homme aux alentours de la soixantaine, avec une tête ronde et blanche, tondue de près, de forme compacte et conformée pour les affaires; un corps dodu, s'arrondissant au dessus de petits piede gras, mains de même; les yeux noisette, vifs et aimables, un petit nez aquilin; la physionomie fine dans une face ronde et placide, qui semble graviter autour du regard; voix de fausset, grêle et musicale. Il donne l'impression d'une espèce d'homme sociable et en dehors, dont l'astuce est cachée sous les mots, qui, avec un fond de polissonnerie, n'est porté de mauvais vouloir pour personne et qui ne s'épuise pas en vains retours sur soi même.

***

Il jacasse d'une ton jovial, à jet continu, avec une volubilité qui, n'était la remarquable netteté de son organe, le rendrait inintelligible, ce qu'il n'est pas, même pas pour un étranger. Il se gargarise continuellement avec des “ ah bah! eh bien ! lui disais je ” sur un ton monotone, et puis de temps en temps, émet des sortes de jappement aigus, le tout très harmonieux, suggestif de cordialité, de laisser aller, et une abondance avec laquelle Macaulay lui même ne saurait rivaliser. “ Ah bah !... eh bien ! ” ... jamais je n'avais entendu couler d'aussi copieux flots de paroles tièdes, venant de n'importe où, allant n'importe où. Sa petite personne demeure tranquillement assise ; ses yeux noisette qui lui mangent la figure regardent autour de lui, avec une animation tranquille : et à l'ombre du petit nez crochu les lèvres vont, vont, vont... Mais il consent à s'arrêter, si vous lui adressez la parole, et il répond clairement, nettement à tout ce que que vous lui demandez. Rien d'officiel dans ses façons. Bon enfant et coquin à la fois, me semble devoir être la formule de son caractère.

A propos d'un beau vase de Sèvres que lady Ashburton a acheté, il s'est embarqué sur le chapitre de la céramique en général, parlant de ce qu'il a fait, quand il était ministre et qu'il encourageait les arts. Il y en a eu pour une demi heure, fort ennuyeuse, quoique coupée par nos remarques et nos questions. Enfin il a enrayé. Lord Ashburton s'étant occupé la veille d'une association ouvrière, le voilà reparti à discourir sur cette affaire, avec force anecdotes et réflexions morales et politiques......

THIERS ET MICHELET, CARLYLE ET MÉRIMÉE

... Je souhaitais que la conférence prit fin, car elle ne m'apprenait rien de nouveau, ni d'intéressant. A la suite d'une question sur Michelet, pour qui j'avais une lettre, nous avons fini par entrer dans le domaine littéraire. En tant qu'historien, Michelet est très bas dans l'estime de Thiers, plus bas encore que dans la mienne. Il professe un dédain indulgent pour ces chimères en l'air, ces songeries hypothétiques substituées à la narration des faits. “ On peut l'admettre comme poète, mais non dans le domaine de la réalité ” — développement et commentaires sans fin sur cette phrase, qui ne révèle pas chez M. Thiers une grande souveraineté esthétique.

Nous avons conclu que Michelet pourrait bien être quelque peu puéril. Le nom de M. de Lamartine étant venu sur le tapis, il a été qualifié de fat. Ce mot un peu dur était de moi, et Thiers l'a approuvé avec un ricanement. Enfin nous avons pris congé du Parnasse, et M. Thiers, qui ne pouvait pas rester à dîner, est parti. Nos chevaux, qui pendant ce temps là avaient été promenés devant la porte deux heures durant, étaient partis également. Il ne nous restait qu'à nous habiller pour dîner à sept heures avec les deux Français de distinction attendus

***

Ces distingués personnages étaient littéraires. L'un Mérimée, déjà nommé, une espèce de critique, historien, linguiste et autre chose encore, esprit uni, logique et sec, absolument stérile, que j'avais déjà rencontré à Londres, sans grand désir d'en tâter une seconde fois. L'autre, un M Laborde, voyageur en Syrie, plus gai et facile, mais une âme également improductive. Notre dîner, lady Ashburton n'y étant pas, a été assez ennuyeux. Conversation confuse sur l'agression pontificale, à laquelle j'ai pris part en très mauvais français (bien involontairement), dans le sentiment protestant, ce qui a paru tout à fait étrange à nos sceptiques amis. Il a été aussi question de Jeanne d'Arc, sur laquelle vient de paraître un gros livre par M. de l'Averdy, dont ni l'un ni l'autre n'a jamais entendu parler. En prenant le café au salon, on a été un peu plus en train— pas beaucoup. Enfin ils se sont retirés et après diverses mesures de précautions et opérations préparatoires j'ai pu me mettre au lit où, en dépit du bruit, quelques minutes ont suffi à m'apporter (le ciel en soit béni !) un sommeil délicieusement profond. Pendant les six heures suivantes, je n'ai rien vu, ni entendu de plus ; ainsi finit l'histoire du samedi 26 septembre. *Ay di me !*

LES MOQRANI

Nous reparlerons de Carlyle quand paraîtra la suite de son journal ; mais ne quittons pas la NOUVELLE REVUE, sans signaler le beau travail de M. Alfred Rambaud sur l'insurrection algérienne de 1871.

On y trouvera une curieuse comparaison entre les anciens grands feudataires français et nos grands feudataires arabes. Il s'agit de la famille Moqrani, qui avait gouverné pour nous, et qui, peu à peu dépouillée, dut devenir notre ennemie.

Le Moqrani, en 1838, nous apparaît vis à vis de la France dans une situation très analogue à celle que pouvait avoir en face des premiers rois capétiens un duc de Bourgogne ou un comte de Champagne. Le fief de Moqrani était même plus étendu qu'aucuns grands fiefs français du XIe siècle. “ Qui t'a fait duc? —Qui t'a fait roi?” disait on sous Hugues Capet? A la question “ Qui t'a fait khalifa ou bachagha? ” le Mopraui pouvait répondre: “ Qui vous a fait conquérants d'un pays que vous ne connaissiez même pas? ” Or, de cette situation de prince souverain ou de grand vassal nous le trouvons, en 1870, descendu à la condition d'un fonctionnaire de second rang, subordonné à un simple commandant de cercle avec les trois galons de capitaine. On l'a réduit dans son territoire, dans ses revenus, dans sa force militaire, dans ses prérogatives judiciaires.

***

Pareille chose aussi est arrivée à nos grands feudataires français ; à chaque génération ils étaient dépouillés de quelque prérogative souveraine, jusqu'à ce qu'ils furent ramenés au rang de simples gentilshommes, heureux de conserver un grade dans l'armée du roi ou d'obtenir de lui la faveur d'une plaque ou d'un ruban. Mais, chez nous, cette progressive déchéance a été à peine sensible pour chaque génération, puisqu'elle a mis huit siècles à se compléter. Au contraire, pour les Moqrani, c'est dans un intervalle, en deux vies d'homme, que l'extrême sujétion a succédé à l'indépendance absolue. Ce n'a pas été une lente décadence, mais une descente, une chute et d'une rapidité telle qu'il n'est pas surprenant qu'elle ait fini par leur donner le vertige. Nos grands feudataires français, dans leur déclin ininterrompu, ont pu, par des rébellions souvent heureuses ou à travers certaines éclipses du pouvoir royal, se donner l'illusion qu'ils s'arrêtaient ou qu'ils remontaient. Les Moqrani n'ont même pas eu cette diversion à leurs amertumes : dans l'action de l'autorité française, ni défaillance, ni éclipse, mais une continuité de vues surprenante. La machine fonctionnait avec la régularité d'une vis de pressoir. Qu'ils aient eu d'abord affaire à des chefs militaires, simples et héroïques comme eux, puis à une bureaucratie consciencieuse et tracassière, enfin qu'allant d'un seul bond des temps épiques à l'âge révolutionnaire, ils se sont trouvés en présence d'une démocratie triomphante, avec ses clubs, ses conseils tumultueux, sa presse débridée et ses émeutes de places publiques, pour les Moqrani, le résultat a été le même ; une population s'est toujours ajoutée à une autre.

Si le dernier d'entre eux a fini par en appeler aux armes, devons nous lui appliquer les épithètes de traître et de rebelle, comme le fait M. de La Sicotière ? Il n'était pas plus un félon que Charles de Bourgogne ou François de Bretagne contre l'autorité d'un Louis XI. Entre lui et nous, comme entre le duc batailleur et le roi inflexible, il n'y avait pas un rapport de justice, mais de nécessité. De part et d'autre, on combattait au nom d'un droit également sacré, mais de nature différente ; le Moqrani pouvait invoquer les parchemins et les anciens traités, la possession séculaire et la légitimité historique ; nous avions pour nous la raison d'Etat, la loi du progrès, l'intérêt supérieur de la nation, la justice envers les faibles, les petits, les opprimés. Voilà pourquoi la lutte a été honorable à la fois pour les deux partis et pourquoi les vainqueurs, après la catastrophe finale, ont pu laisser tomber sur le cadavre du vaincu, des paroles d'estime et de sympathie. “ Notre chevaleresque adversaire Moqrani ”, disait le sévère amiral de Gueydon.

PAUL BONNETAIN.

Paris, Octobre 1891.

VOYEZ-VOUS MON EPONGE?

CIREZ Vos Souliers UN JOUR PAR SEMAINE ! AVEC WOLFF'S ACME BLACKING Les autres jours nettoyez avec une EPONGE ET DE L'EAU.

CHAQUE Bureau
CHAQUE Menagere
CHAQUE Artisan Ingenieux
CHAQUE Proprietaire de Voiture
CHAQUE Personne capable de tenir une Brosse DEVRAIT SE SERVIR DU

PIK-RON TRY IT.

Peindra les Meubles Vieux et Neufs. Peindra le Verre et la Porcelaine. Peindra la Ferblanterie. Peindra vos Vieux Paniers. Peindra la Voiture du Bebe. Et Vernira en meme temps.

Vendu partout.

OLMSTED & Cie. Agents Generaux pour le Canada 126 Rue King, W., Toronto, Ont. (1)

PLUS D'ASTHME Oppression, Catarrhe, par la POUDRE CLERY A obtenu les plus hautes récompenses. — Dépôt dans toutes les pharmacies.